



Title	La critique de l' apparence chez Montaigne : un parallèle avec Pascal
Author(s)	Yamajo, Hirotugu
Citation	Gallia. 2021, 60, p. 23-32
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/79391
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

La critique de l'apparence chez Montaigne — un parallèle avec Pascal —¹⁾

Hirotsugu YAMAJO

Dans notre article «La critique de l'apparence chez Pascal²⁾», nous avons fait porter notre attention sur les trois points suivants : 1° l'auteur insiste sur l'effet pernicieux, l'inconstance et la vanité de la beauté physique ; 2° cette méfiance envers l'apparence découle de sa philosophie, qui mesure l'agrément dont est susceptible l'expression verbale à la fidélité de la représentation qu'elle offre de la réalité, si modeste soit cette dernière (car l'excès des beaux mots dégoûte les esprits fins) ; 3° pour lui, l'apparence misérable d'un être dissimule la grandeur de son essence, comme l'atteste entre autres exemples la figure du Christ. Pascal en vient à discerner, derrière l'univers des phénomènes visibles, comme au travers d'un masque, le monde réel et invisible. C'est la grâce de Dieu qui nous rend capables de découvrir celui-ci par «les yeux du cœur».

Nous allons voir maintenant comment Montaigne a développé sa propre critique de l'apparence. Ainsi posée, la question est cependant trop vaste, puisqu'elle impliquerait d'embrasser dans sa globalité sa pensée du scepticisme. Nous nous bornerons par conséquent à en donner un aperçu à partir de trois éléments dont la présence dans la pensée de Montaigne et l'influence sur la pensée de Pascal nous semblent incontestables — que ce dernier les ait adoptés ou qu'il les ait écartés, ils ont contribué à façonner les thèses que nous avons présentées dans l'article cité plus haut. Il s'agit d'abord de la méfiance envers l'aspect extérieur des choses, puis de l'appréciation laudative de la beauté physique des individus, et enfin de la recherche du naturel dans la pensée et l'expression.

1. La méfiance envers l'aspect extérieur des objets

Le passage suivant, qui se trouve dans l'«Apologie de Raimond Sebond» (*Essais*, II, 12) est une des sources évidentes du fragment S78³⁾ des *Pensées*, sur

1) Cet article reprend la seconde partie d'une communication que nous avons présentée, sous le titre «La critique de l'apparence chez Pascal et chez Montaigne», à une séance du séminaire organisé par le Centre d'Études Interdisciplinaires sur Pascal, Port-Royal et l'Époque Moderne (CEIPPREM), structure fédérative de recherche de la Sorbonne nouvelle-Paris III, le 12 février 2020. Sa version japonaise a été publiée dans *Gallia*, n° 59, mars 2020, p. 29-38.

2) Article à paraître dans *Littera*, n° 6, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, mars 2021.

3) Toutes nos citations des *Pensées* sont issues du texte inclus dans *Les Provinciales, Pensées et*

l'«imagination»⁴⁾.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer cler-semez, qui soit suspendue au hault des tours nostre Dame de Paris ; il verra par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe ; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette hauteur extreme, ne l'espouvante et ne le transisse. [...] Qu'on jette une poultre entre ces deux tours [de Notre-Dame de Paris] d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. (II, 12, Pl. 631 / VS 594⁵⁾)

L'expérience proposée au philosophe est la suivante : la raison, qu'il se targue de posséder, aura beau lui garantir qu'il est absolument en sûreté, ce jugement ne pourra le prémunir contre l'épouvante d'être suspendu très haut en l'air. Dans le passage que ce texte de Montaigne a inspiré à Pascal, la cause de l'effroi du philosophe, dans la même situation, est imputée à son «imagination», qui le fait frémir en lui présentant la vision de sa chute potentielle, tandis que l'essayiste rapportait l'angoisse au vertige provoqué par la «veue de cette hauteur extreme»⁶⁾. Pour Montaigne, l'apparence visuelle a plus d'influence sur le jugement humain que le raisonnement intellectuel.

Dans l'essai «De l'art de conférer» (III, 8), l'écrivain insiste sur le fait que l'impression des éléments extérieurs de l'objet, telle qu'on la reçoit par les «sens», décide de notre jugement sur celui-ci : «Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'apperçoivent les choses que par les accidens externes.» L'autorité des discours, la confiance dans les réputations, procèdent d'une accumulation de signes dont l'inconsistance ne peut pourtant pas échapper à un examen attentif. «La gravité, la robbe, et la fortune», «tant de commissions, et de charges», l'air «si desdaigneux et si morguant», «les mots» et «les grimaces» — c'est-à-dire la manière de parler et les expressions du visage —

opuscules divers, éd. Gérard Ferreyrolles et Philippe Sellier, Paris, LGF, «La Pochothèque», 2004. Nous signalons le numéro de fragment de cette édition avec le sigle S, suivi du numéro de la page s'il s'agit d'un long fragment.

4) Bernard Croquette a recensé 15 passages des *Essais* (dont 7 sont de l'«Apologie de Raimond Sebond») qui peuvent être considérés comme les sources directes du fragment S78 des *Pensées*. Voir B. Croquette, *Pascal et Montaigne. Étude des réminiscences des Essais dans l'œuvre de Pascal*, Genève, Droz, 1974.

5) Toutes nos citations des *Essais* font l'objet d'une double référence : l'édition de la Pléiade (Paris, Gallimard, 2007) avec le sigle «Pl.» / l'édition Villey-Saulnier (Paris, P.U.F., 1965 et 1992) avec le sigle «VS».

6) «Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.» (S78, p. 856)

tout cela est de peu de poids pour Montaigne qui, se «tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, [a] trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les autres» (III, 8, Pl. 975-976 / VS 930-931). Pour lui, ce que perçoivent les sens ne témoigne jamais de la réalité d'une personne ou d'un objet.

Cette critique des apparences se fait plus radicale dans l'«Apologie de Raimond Sebond», où il affirme que notre perception des objets est sans rapport avec leur essence et qu'elle n'est qu'une pure fiction produite par nos sens. «Les sujets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist» (II, 12, Pl. 595 / VS 562). Le passage suivant montre clairement le «phénoménisme» de Montaigne, pour reprendre le terme de Gianni Paganini⁷⁾, qui désigne le postulat épistémologique que tout ce que nous pouvons connaître se borne à l'apparence des choses, sans aucune prise sur leur réalité (leur essence), et que cette apparence est le produit arbitraire de notre fantaisie.

Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens, et les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion, et subject, sont choses diverses : parquoy qui juge par les apparences, juge par chose autre que le subject. (II, 12, Pl. 638 / VS 601)

En effet, notre jugement sur un objet, le goût ou le dégoût qu'il nous inspire, peuvent épouser les changements de disposition de notre esprit et de notre corps. Ainsi, il peut arriver que je ne trouve plus aucun intérêt au passage d'un livre qui m'a fasciné autrefois (voir II, 12, Pl. 599-600 / VS 566).

Pour Pascal, l'apparence dissimule la véritable valeur de l'objet. La belle apparence d'un individu masque un orgueil méprisable, et l'apparence misérable d'un autre recouvre une vertu intérieure admirable. Ces vérités cachées ne peuvent être découvertes que de ceux que Dieu inspire, et qui portent «les yeux du cœur» ou «le sentiment du cœur» (contrairement aux «aveugles», qui ne voient que les phénomènes superficiels). Pour Montaigne, l'essence voilée par le phénomène est vouée à rester à jamais inconnue. Il écrit : «toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle est elle» (II, 12, Pl. 558 / VS 510) ; «Nous n'avons aucune communication à l'estre» (II, 12, Pl. 639 / VS 601). S'il en est ainsi, notre prétendue connaissance de la

7) La traduction japonaise, par Hirotugu Yamajo, du texte inédit de la conférence «Montaigne et le scepticisme des modernes» donnée par Gianni Paganini à l'Université d'Osaka, le vendredi 13 mars 2015, a été publiée dans la revue *Shisô*, n° 1098, oct. 2015, Tokyo, Iwanami, p. 7-24 ; puis dans Gianni Paganini, *Sceptisme et croyances de Bodin à Hume* (ouvrage en japonais : *Kaigisyugi to shinko. Bodin kara Hume made*), Tokyo, Chisen-syokan, 2020, p. 29-45.

chose se ramène à ce que notre fantaisie brode sur son apparence. Tout le savoir auquel nous prétendons sur le monde est constitué de fictions qui font obstacle à la quête de la vérité. L'essayiste se distingue toutefois de l'apologiste en ce qu'il ne se tourne pas vers Dieu comme recours dans cette situation tragique, mais se contente de vivre dans le monde des phénomènes⁸⁾.

2. L'éloge de la beauté physique

Voyons ensuite ce que dit Montaigne de la beauté physique.

Je ne puis dire assez souvent, combien j'estime la beauté, qualité puissante et avantageuse. Il [= Socrate] l'appelloit, une courte tyrannie : Et Platon, le privilege de nature. Nous n'en avons point qui la surpasse en credit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes : Elle se presente au devant : seduict et preoccupe nostre jugement, avec grande autorité et merueilleuse impression. (III, 12, «De la Physionomie», Pl. 1105 / VS 1058)

Montaigne, à l'instar de Platon, reconnaît que la beauté des traits, si fugace soit-elle, exerce une telle fascination qu'elle suscite une adoration aveugle, et qu'elle attire à son possesseur un jugement favorable sans rapport avec son authentique valeur spirituelle. Il pense, tout comme Pascal, qu'elle sert à séduire et à tromper. Il la tient néanmoins pour un «privilege», c'est-à-dire une qualité digne d'«estime», contrairement à l'apologiste, qui la craint et la qualifie de pernicieuse. C'est que l'essayiste apprécie la beauté pour son aptitude à apporter aux hommes et aux femmes qui en sont pourvus la richesse, la victoire, l'autorité politique, l'admiration publique, tous les succès mondains que Pascal méprise parce qu'ils sont convoités uniquement par ceux qui appartiennent à l'«ordre des corps», et non par ceux qui ont embrassé l'«ordre des esprits» et l'«ordre de la charité».

Dans le passage suivant, Montaigne regrette que Socrate ne fût pas beau.

Socrates a esté un exemplaire parfait en toutes grandes qualitez : J'ay despit, qu'il eust rencontré un corps si disgratié, comme ils disent, et si disconvenable à la beauté de son ame. Luy si amoureux et si affolé de la beauté. Nature luy fit injustice. Il n'est rien plus vray-semblable, que la conformité et relation du corps à l'esprit. (III, 12, Pl. 1104 / VS 1057)

C'est Cicéron qui a posé le principe d'une «conformité» entre le corps et l'esprit,

8) Voir Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, édition revue et complétée, Paris, Gallimard, «Folio Essais», 1993, II : «Ce masque arraché», p. 136-176.

principe qui veut qu'une belle âme réside dans un beau corps. Montaigne crédite cette hypothèse d'être «vraisemblable», et plaint Socrate de n'avoir pas eu la beauté physique qui convenait à son esprit noble. On voit à quel point l'auteur des *Essais* est persuadé de la vérité de ce principe, pour qu'il le soutienne en dépit de sa conséquence logique : le risque était en effet de dénier au philosophe grec la possession d'une belle âme, et de mettre à mal la vénération que Montaigne portait à ce dernier. Or, à la différence de Pascal, l'essayiste estime que la beauté des traits physiques d'un individu témoigne de la générosité de son esprit. Les gens ayant une grande âme doivent être beaux, bien que la réciproque ne soit pas nécessairement vraie.

Mais Montaigne fait-il l'éloge sans réserve de la beauté de l'aspect extérieur de l'homme ? Lisons la suite de la citation précédente.

Cettuy-cy [= Cicéron] parle d'une laideur desaturée, et difformité de membres : mais nous appellons laideur aussi, une mesavenance au premier regard, qui loge principalement au visage : et nous desgoute par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez et entiers. La laideur, qui revestoit une ame tres-belle en la Boittie estoit de ce predicament. Cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre prejudice à l'estat de l'esprit : et a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom, s'apelle difformité plus substantielle, porte plus volontiers coup jusques au dedans. Non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied. (III, 12, Pl. 1104-1105 / VS 1057)

Montaigne remarque ici que la «laideur» de La Boétie, son ami décédé, ainsi probablement que celle de Socrate, reste «superficielle». Une telle laideur serait produite par des éléments insignifiants affectant les traits ou les expressions du visage, ou par un dérèglement inexplicable dans la disposition pourtant équilibrée des membres du corps. Ce genre de laideur, d'après l'auteur, a peu d'influence sur l'esprit de la personne et sur les impressions des tiers, tandis que l'autre type de laideur plus grave, plus «substantielle», causé par une «difformité de membres», provoque le dégoût des autres et porte atteinte à l'intégrité mentale de l'individu. L'essayiste entend démontrer que La Boétie et Socrate, bien que tous deux privés de beauté, sont restés vertueux. À ses yeux, ces deux hommes sont de rares exemples qui contredisent l'axiome cicéronien, montrant ainsi combien leurs âmes sont admirables.

L'essayiste évoque ensuite sa propre apparence physique.

J'ay une apparence favorable, et en forme et en interpretation. [...] Et qui faict une contraire montre à celui de Socrates. Il m'est souvent advenu, que sur le simple credit de ma presence, et de mon air, des personnes qui n'avoient aucune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes. Et en ay tiré ès païs estrangers des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences, valent à l'avanture, que je les recite particulièrement. (III, 12, Pl. 1107 / VS 1059-1060)

Voici en quoi consistent ces « deux experiences » que Montaigne évoque : 1° Un groupe de bandits, dissimulant leurs mauvaises intentions et prétendant être poursuivis par leurs ennemis, se présentent au château de Montaigne, qui les accueille à bras ouverts. Finalement, ils s'en vont sans rien voler, le chef des bandits rendant grâce à leur hôte d'avoir prévenu toute tromperie par « [son] visage et [sa] franchise » (III, 12, Pl. 1108 / VS 1061) ; 2° Lors d'un voyage, Montaigne est attaqué par un groupe d'une vingtaine d'hommes masqués à cheval, escortés de nombreux archers. Mais leur chef décide abruptement de lui rendre la liberté, en lui expliquant que « [son] visage, liberté et fermeté de [ses] parolles [...] [le] rendoyent indigne d'une telle mes-adventure » (III, 12, Pl. 1110 / VS 1062). Montaigne se représente ici dans une situation diamétralement opposée à celle de Jésus-Christ selon la version de Pascal. Le Christ de Pascal, qui a dissimulé sa grandeur spirituelle sous une apparence misérable, est persécuté par le peuple juif et trahi même par une partie de ses disciples. De son côté, Montaigne parvient à se tirer de situations difficiles grâce à la noblesse de son aspect extérieur, qui fait de lui un personnage respectable aux yeux des autres.

Dans le passage qui suit celui où est discutée la compatibilité du bel esprit et d'une apparence physique disgracieuse chez Socrate et La Boétie, l'essayiste argue-t-il de sa propre apparence pour montrer que son âme aussi est digne d'admiration ? Il ne semble pas. Son propos met plus volontiers l'accent sur les effets magiques et surprenants produits par une belle apparence, si vaine soit-elle⁹⁾. Le message de Montaigne est proche de celui de Pascal dans le fragment sur le nez de Cléopâtre. Ce qu'établissent ces deux exemples que l'essayiste tient en très haute estime, c'est qu'une âme véritablement généreuse peut résider dans n'importe quel corps, nonobstant le précepte vraisemblable de Cicéron. Et le fait de mettre en avant, à travers ces anecdotes qui font immédiatement suite à l'évocation des traits physiques de ses deux maîtres, les

9) Montaigne qualifie en effet la beauté physique de « vain instrument » : « Il est possible que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation » (III, 12, Pl. 1110 / VS 1062).

avantages que lui a procurés sa propre beauté, renvoie à son imperfection spirituelle. Alors que ces deux grands hommes éminemment vertueux étaient privés de beauté, un personnage aussi médiocre que lui est parvenu à retirer plusieurs avantages de sa noblesse superficielle, si énorme est la puissance de l'apparence extérieure.

Replacé dans cette perspective, l'éloge de sa propre beauté physique par Montaigne se révèle ironique. S'il affecte de la vénérer, c'est parce qu'elle possède un pouvoir magique dont la puissance est indépendante de la valeur intrinsèque de l'individu. La belle apparence charme et stupéfie au point de faire abdiquer tout jugement rationnel sur la réalité qu'elle renferme. En fait, la véritable vertu de l'homme n'est en rien tributaire de sa beauté extérieure. Montaigne semble au total nous inviter à nous en méfier. Sur ce point, il s'accorde avec Pascal.

Notre lecture est corroborée par l'interprétation proposée récemment par Shiro Miyashita. D'après lui, la laideur apparente de Socrate et de La Boétie représente pour Montaigne l'antithèse de la science érudite qui cache un esprit pauvre. La mauvaise apparence trouve sa justification dans le bel esprit qu'elle enveloppe. Par ailleurs, il insiste sur la difformité de son propre ouvrage (« ce n'est qu'une marquerie mal jointe » (III, 9, Pl. 1008 / VS 964), et le qualifie de « monstrueux » (I, 27 / I, 28, « De l'Amitié », Pl. 189 / VS 183¹⁰). Le commentateur conclura ainsi qu'à la Renaissance, les valeurs du beau et du laid peuvent se renverser l'une dans l'autre, tout comme la folie et la sagesse¹¹.

3. Le respect du naturel de la pensée et de l'expression

Venons-en pour conclure à un autre principe sur lequel insiste Montaigne : l'importance du « naturel » de la pensée et de l'expression. Notre intérêt porte surtout sur le parallèle possible avec l'idée de nature dans le style chez Pascal. Dans cette optique, nous nous concentrerons sur quelques passages des *Essais*.

Aux yeux de l'auteur des *Pensées*, l'écriture de Montaigne, comme celles d'Épictète et de Salomon de Tultie, « est la plus d'usage » et « demeure plus dans la mémoire », « parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie » (S618). L'apologiste considère donc le style naïf et simple de l'essayiste comme efficace pour communiquer sa pensée au lecteur. En invoquant son propre pseudonyme (Salomon de Tultie), il indique qu'il

10) « Que sont-ce icy aussi à la verité que crottesques et corps *monstrueux*, rappez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ? » (Nous soulignons). Cf. « Je n'ay veu *monstre* et miracle au monde, plus exprès, que moy-mesme : On s'approvoise à toute estrangeté par l'usage et le temps : mais plus je me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne : moins je m'entens en moy » (III, 11, « Des Boyteux », Pl. 1075 / VS 1029, nous soulignons).

11) Shiro Miyashita, *Montaigne. Les 7 chapitres pour voyager la vie*, ouvrage en japonais, Tokyo, Iwanami, 2019, p. 212-217.

s'évertue lui-même à être fidèle à cet exemple.

Montaigne se montre en effet un sévère critique de la rhétorique, comme dans la citation suivante.

Un Rhetoricien du temps passé, disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eut faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongere [...]. Ceux qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal : car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel : là où ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. (I, 51, «De la vanité des paroles», Pl. 324 / VS 305)

L'influence de ce passage sur Pascal est évidente. Les mots qui définissent ici la rhétorique, «de choses petites les faire paroistre et trouver grandes», font directement écho aux termes employés par l'apologiste dans le fragment S486 pour décrire le ressort des lieux-communs qu'on considère par erreur comme «poétiques» : «dire de petites choses avec de grands mots». La référence aux femmes qui se maquillent, chez Montaigne, peut avoir inspiré Pascal lorsque, dans le même fragment, il brocarde le ridicule de la jeune fille qui s'habille pompeusement. L'apologiste partage la méfiance de l'essayiste envers la rhétorique.

Par ailleurs, d'après ce dernier, le rhétoricien peut être assimilé à «un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied.» Il est intéressant de rapprocher cette phrase de celle-ci, citée plus haut : «Non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied» (III, 12, Pl. 1105 / VS 1057). Pascal reprend à son compte l'idée qu'un bon soulier est celui qui s'ajuste bien à la forme du pied¹²⁾.

En effet pour lui, comme nous l'avons vu¹³⁾, le style idéal consiste à simplifier le langage afin d'exprimer la réalité le plus fidèlement possible. C'est là que l'expression touche au sublime. Or il faut une qualité particulière, qu'on appelle «le goût bon» ou «l'esprit de finesse», pour distinguer cette beauté naturelle de l'expression. On peut trouver la même idée dans le passage suivant.

12) Il faut pourtant noter que dans les phrases de Montaigne on rencontre souvent des redondances, des mots répétés, des expressions hermétiques ou des exemples excessivement nombreux. Lorsqu'il reprend des idées des *Essais*, Pascal simplifie fréquemment les expressions et sélectionne ou généralise les exemples. Jean Mesnard a procédé à un examen systématique de ce travail de réécriture des phrases de Montaigne par Pascal. Voir J. Mesnard, «Montaigne maître à écrire de Pascal», dans *La Culture du XVII^e siècle. Enquêtes et synthèses*, Paris, PUF, 1992, p. 74-94.

13) Voir Hirotsugu Yamajo, «La critique de l'apparence chez Pascal», art. cit.

Nous n'apercevons les graces que pointues, bouffies et enflées d'artifice : Celles qui coulent sous la naïveté et la simplicité échappent aisément à une vue grossière comme est la nôtre. Elles ont une beauté délicate et cachée : il faut la vue nette et bien purgée pour découvrir cette secrète lumière. (III, 12, Pl. 1082 / VS 1037)

Nos sens sont trop peu subtils pour apercevoir la beauté naïve (naturelle) et simple. Il faut «la vue nette et bien purgée» pour la discerner. On peut supposer que ce passage est une des sources directes du fragment S670 sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, où l'on rencontre des termes analogues, comme par exemple «délicates», «grossier», «bonne vue» ou «la vue bien nette», bien qu'aucun éditeur des *Pensées* ne l'ait remarqué. Du reste, on trouve la même idée dans le passage suivant de l'opuscule pascalien *De l'art de persuader* : «Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner ; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer¹⁴⁾.»

L'admiration que Montaigne voue à Socrate touche aussi à la faculté de ce dernier à développer sa pensée propre à partir d'idées triviales et sans grand relief.

C'est grand cas, d'avoir peu donné tel ordre, aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estimer, il [= Socrate] en ait produit les plus beaux effets de notre âme. Il ne la représente ny eslevée ny riche : il ne la représente que saine : mais certes d'une bien allegre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels : par ces fantasies ordinaires et communes : sans s'esmouvoir et sans se piquer, il dressa non seulement les plus réglées, mais les plus hautes et vigoureuses créances, actions et mœurs, qui furent onques. [...] il n'y a rien d'emprunté de l'art, et des sciences. Les plus simples y reconnoissent leurs moyens et leur force : il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a fait grand faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle mesme. (III, 12, Pl. 1083-1084 / VS 1038)

Socrate, sans jamais verser dans la prétention, toujours conscient de sa propre

14) *De l'art de persuader*, dans Pascal, *Œuvres complètes*, éd. Jean Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, tome III, 1991, p. 427. J. Mesnard remarque que l'idée de ce passage est semblable à celle de l'essai III, 13 «De l'expérience» (*Ibid.*, n. 1). Voir également : «À mesure qu'on a plus d'esprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes» (S669).

ignorance, s'attache à résoudre des questions quotidiennes mais d'une importance essentielle — l'amour, la mort, la vertu, la justice — que tout homme rencontre nécessairement durant sa vie. Sans recourir aux termes scientifiques, en s'appuyant toujours sur une logique rudimentaire et peu spécialisée, par le dialogues avec ses amis, il parvient à approcher peu à peu de la vérité et à y inviter son interlocuteur. Montaigne voit en lui l'archétype du philosophe. Son attitude modeste, son style simple, sa pensée peu complexe mais profonde sont autant de preuves de sa grandeur spirituelle. Ainsi, le Socrate de Montaigne se révèle assez semblable au Jésus-Christ de Pascal, qui couvre d'une apparence discrète tous les efforts qu'il déploie pour sauver l'humanité. Par ailleurs, Pascal lui-même, qui s'est appliqué non pas à convaincre le lecteur de la vérité de la religion, mais à l'inviter à la rechercher par lui-même, n'a-t-il pas pour modèle ce Socrate qui apparaît dans les *Essais* ? L'influence de Montaigne sur Pascal est considérable, du point de vue de la formation des idées de ce dernier sur le naturel dans la pensée et le style.

Montaigne s'accorde avec Pascal lorsqu'il insiste sur le fait que la perception visuelle ne parvient à en saisir qu'un pur produit de notre fantaisie, coupé de toute relation avec l'essence des choses. Il semble se distinguer de l'apologiste par la valeur qu'il attribue à la beauté physique, dispensatrice de profits et de jouissances multiples (richesse, pouvoir, amour). Les exemples de Socrate et de La Boétie, notoirement privés de beauté, sont pourtant mis en avant par l'essayiste pour nous enseigner que la vertu de l'homme ne dépend nullement de son apparence extérieure, et pour nous inviter à nous en méfier. Montaigne développe enfin une critique du langage qui fait le départ entre l'artifice de la rhétorique et la vérité des expressions simples et des raisonnements triviaux, qui en sont d'autant plus beaux : c'est aussi l'une des thèses fondamentales des *Pensées*¹⁵⁾.

(Professeur à l'Université d'Osaka)

15) Nous tenons à remercier notre collègue Éric Avocat, qui a eu l'amabilité de relire notre manuscrit pour y apporter des améliorations. Nous signalons par ailleurs que cette étude a été soutenue par le programme JSPS KAKENHI Grant Number JP 17K02594.